

La Traversée

N° 53 | 7 septembre 2015

Université de Genève | Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation | Section des sciences de l'éducation | Baccalauréat en enseignement primaire | Approches transversales I : Situations éducatives complexes, relations, institutions et diversité des acteurs

Contre le désenchantement, la solidarité ? Échos de la dernière co-formation

Il est devenu banal de dire de l'enseignement est un métier complexe, voire impossible à exercer, dans un monde pressé et angoissé, où plus grand-chose ne fait l'unanimité. Certains jours, on lit dans les journaux que les professeurs font un métier mal reconnu et pourtant essentiel pour la société ; le lendemain, qu'ils ont tous les privilèges, y compris celui de brimer leurs élèves (sans être eux-mêmes sanctionnés) ou au contraire de ne plus rien exiger des enfants de peur de les brusquer... Dans ces conditions, comment garder l'enthousiasme nécessaire pour durer dans la profession, et pour transmettre ses savoirs et ses valeurs aux nouvelles générations ? Comment faire vivre l'idéal du métier sans édulcorer la réalité ? Comment présenter l'école aux jeunes gens que la tâche d'instruire continue d'intéresser, en conciliant engagement et lucidité, encouragement et honnêteté ? La pensée positive a ses limites, mais la résignation et le chacun pour soi également. S'engager dans la formation des futurs collègues, c'est déjà faire le pari que le métier d'enseignant a un avenir, et que nous pouvons (un peu) le dessiner.



La dernière journée de co-formation de notre module a voulu aborder de front la question du désenchantement – réel ou supposé, fondé ou infondé – du métier d'enseignant. Il s'agissait moins de choisir entre nier les difficultés professionnelles ou déprimer en commun à leur propos, que de nous demander comment nous parlons de leur futur travail aux étudiants, avec quels mots, quelles allusions, quels non-dits éventuellement, pour les encourager à prendre notre relève et/ou pour les mettre en garde à quel propos et de quelle façon. Manque de reconnaissance, d'autonomie et/ou simplement de temps pour atteindre les objectifs fixés : les mêmes

plaintes peuvent s'entendre aujourd'hui dans l'enseignement primaire et secondaire, et dans bien des pays. « Enseigner : un métier désenchanté ? Et ce que les formateurs en disent aux formés... » était notre titre de travail, pour (1) vérifier la véritable nature du désappointement supposé, (2) ne pas s'y complaire, mais interroger notre manière d'y confronter ou d'en protéger plutôt les nouvelles générations d'enseignants.

Dans ce bulletin qui sert de lien entre les formateurs d'enseignants, universitaires et de terrain, nous reprenons quelques thématiques abordées durant la journée de co-formation, soit dans le cadre de la table ronde initiale, soit dans celui des ateliers de travail en sous-groupes. Un premier texte propose une relecture des « lettres à un jeune enseignant » rédigées par les participants à ces ateliers. Les quatre suivants sont signés des deux formatrices de l'Université et des deux formatrices de terrain qui ont témoigné de leur expérience et de leur rapport au métier pendant ou après la table ronde. Sur le site du module (www.unige.ch/fapse/bsep/eat1) figure l'intégralité des lettres à la relève écrites en commun pendant la journée, avec le sourire parfois jaune d'enseignants s'écœurés par le monde tel qu'il est, mais toujours désireux de le rendre (un peu) meilleur en faisant progresser l'envie et la capacité d'apprendre chez les enfants tenus de l'habiter.

Le travail enseignant : des épreuves à déguster ? ■ Andreea Capitanescu Benetti & Olivier Maulini

Les participants aux ateliers ont été invités à rédiger des « lettres à un jeune enseignant », sur le modèle des *lettres à un jeune poète* de Rilke, de la *lettre à un jeune partisan* de Paulhan ou de la *lettre de Meirieu à un jeune professeur*. Comment s'adresser à cet étudiant anonyme, comment l'accueillir dans le giron de l'école, que lui dire en guise de bienvenue ? « Prends garde ! », « File d'ici ! », « Quelle chance ! » ou « Bon courage ! » étaient quelques-unes des entrées en matière suggérées, sur un mode plus ou moins incitatif et bien entendu ironique. Sans doute pour ajouter un peu de jeu et de poésie à cette contrainte, certains groupes ont choisi de s'imposer le format de la recette de cuisine, manière habile de prévenir autrui de la sauce à laquelle il sera mangé... (voir l'encadré).

Nous n'allons pas résumer ici le contenu de tous ces textes. Nous les avons plutôt comparés pour voir quelles étaient, entre eux, les principales variations et régularités. Autrement dit, qu'évoquent-ils dans leur ensemble, et sur quoi certains d'entre eux insistent-ils en particulier ? Dans l'ordre de leur prépondérance, nous allons présenter tour à tour (1) les *épreuves* que les futurs enseignants sont invités, au double sens du terme, à « déguster », (2) les *gratifications* que leurs aînés leur recommandent par ailleurs de rechercher, pour mieux les « savourer », (3) le reste des *conseils* qu'ils leur donnent, et qui sont moins des règles à suivre que des suggestions à prendre ou à laisser.

1. « Déguste... » : des épreuves à double tranchant

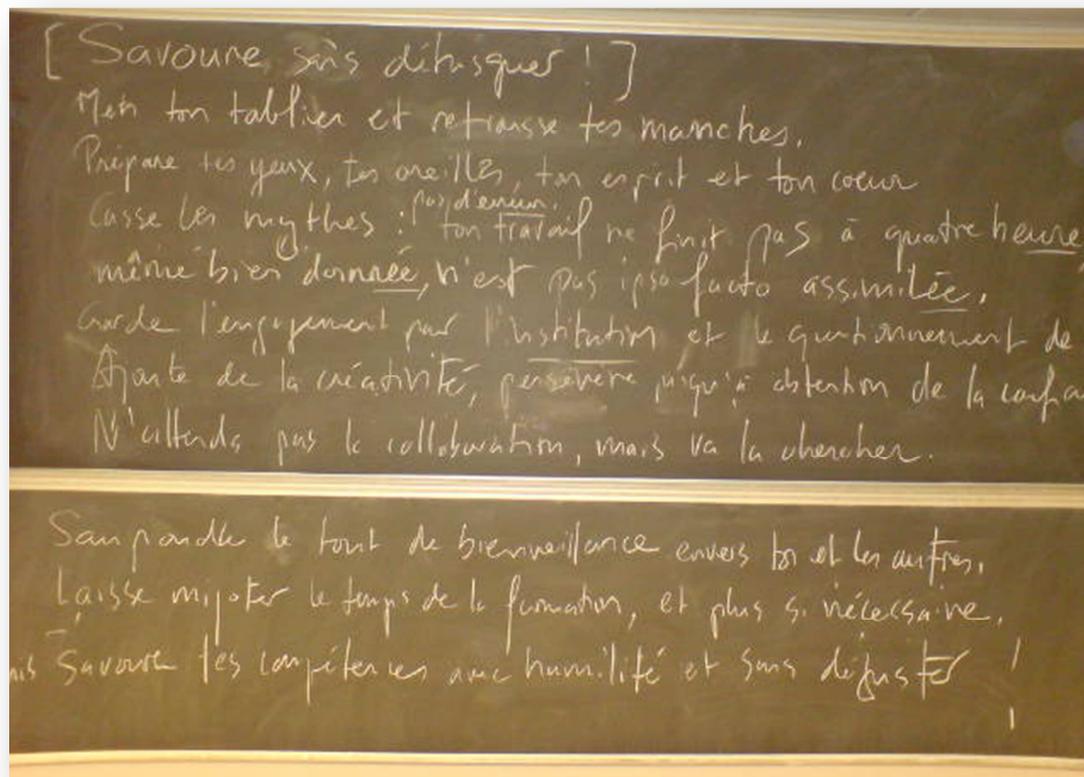
Le thème de la journée voulait sans doute cela : les jeunes enseignants sont d'abord mis en garde devant les épreuves qui les attendent. Le métier n'est pas de tout repos, les conditions de travail ne vont pas en s'améliorant, les élèves sont de moins en moins conquis d'avance, et s'ils le sont, les obstacles peuvent venir du reste de l'environnement. Une épreuve ne fait pas forcément une souffrance : on peut aimer relever des défis. Mais c'est toujours un effort à fournir, qu'on l'assume volontiers ou non.

La principale mise en garde concerne la face cachée de l'enseignement : ne pas croire que donner des leçons, même bonnes, suffit à remplir son contrat. Les formateurs insistent sur le fait que la relève devra composer, bon gré mal gré, avec le reste du cahier des charges : les relations avec les collègues, les familles, la hiérarchie ; l'organisation collective et coordonnée du travail ; les négociations en salle des maîtres, dans le bureau du directeur ou dans la classe avec les parents. Toutes ces interactions prennent du temps, mais elles sont surtout coûteuses en énergie psychique et en estime de soi. « *C'est en saignant qu'on devient enseignant !* » « *Mets ton tablier et retrousse tes manches.* ». Ne croyons pas que l'école est un havre de paix à l'écart des soubresauts de la société et de ses conflits. Mieux vaut se préparer un métier agité. « *Parfois dans ses moments paisibles*

surviendra la houle...même l'orage, prenons garde ensemble au naufrage ». Enseigner est un métier dans lequel une part de don de soi est inévitable. La tête, le dos, le ventre et même le portemonnaie sont sollicités : « *Tu vas courir toute la journée et tu auras besoin de cet argent pour acheter du matériel de classe...* ». Le surmenage guette les perfectionnistes ou les angoissés. Il peut tourner au déni de réalité. « *Ne te noie pas dans le surinvestissement ou seulement de temps en temps.* » « *Prends garde les premiers temps, tu seras sûrement surinvesti, alors n'oublie pas de fixer des moments pour toi et de t'y tenir.* » L'altruisme se nourrit de prudence qui appelle paradoxalement une part de souci de soi, sinon d'égoïsme bien tempéré. L'idéalisme est un moteur mais aussi un danger. « *Le mieux est l'ennemi du bien !* » Le premier devoir du fonctionnaire consciencieux n'est pas de décrocher la lune, mais de durer.

Trouver des automatismes, des habitudes, des routines est une partie du secret. Mais attention : sans en abuser ! « *À la photocopieuse souvent tu iras. Sans te salir, le toner tu changeras.* » Le mandat de l'enseignant est sans limites et peut tout concerner : programme, moyens didactiques, contraintes institutionnelles, contrôle et évaluation, projets d'école, etc... Les missions sont plurielles et parfois contradictoires : « *instruire, écouter, éduquer, soutenir, sanctionner, partager....* » Il faut accepter « *le gouffre du doute* » et de la remise en question. La profession nous met toujours face au trou béant de ce que nous ne savons pas (ou pas assez). Le renouvellement professionnel est souvent présenté comme un gage de motivation, mais on peut aussi s'enliser dans « *le marécage de la remise à niveau* ».

À l'extrême, le travail peut devenir un sacerdoce. Ironiquement, certains textes conseillent aux novices de renoncer à toute autre occupation. « *Évite-toi même d'avoir des enfants, un mari qui t'attend ou un passe-temps trop prenant : l'enseignement c'est le couvent !* » Le sacrifice exigé (se passer de mari...) montre combien le métier et son statut sont féminisés, y compris dans l'esprit des principales intéressées. L'enseignante est une nonne et l'école est son couvent, certes, mais un couvent ouvert à tous les vents. Il sollicite l'être tout entier, sa pugnacité, sa capacité de rencontrer les autres (voire de leur résister) sans s'en remettre à une providence désincarnée. « *Prépare tes yeux, tes oreilles, ton esprit et ton cœur.* » Ou, version 2.0 : « *Ne va plus sur Facebook mais sur le www.plandetudes.ch.* ». Les loisirs vont d'abord fondre comme neige au soleil, puis viendra le tour des activités en famille et même de



Une recette parmi d'autres : « Savoure sans déguster ! »

l'hygiène de vie et de la santé : « *Plus besoin de passer des heures à cuisiner, microonde sera ton nouvel allié.* » « *Abonnement de fitness, tu n'en auras plus besoin pour transpirer.* » Le ton est pince-sans-rire, mais on devine les vrais renoncements qu'il cache derrière lui.

La charge de travail n'est donc pas à sous-estimer, mais elle ne serait pas grand-chose sans sa partie empêchée. Ce qu'il faut faire demande en effet de l'énergie et du temps, mais ce qu'on ne parvient pas à faire est souvent encore plus lourd et plus contrariant. Il faut se préparer à la résistance des faits, à cette réalité qui me résiste et qui nous résiste collectivement. « *Une leçon même bien donnée n'est pas ipso facto assimilée.* » « *Les devoirs en retard, les devoirs pas faits, t'inquiète pas ça n'arrive jamais.* » L'apprentissage n'est jamais complet, jamais accompli, certains élèves semblent même tout faire (ou au moins beaucoup) pour nous désarçonner.

L'enseignement est un métier de l'humain, un travail interactif dont le succès ne dépend jamais que de nous. Les enseignants dépendent des autres. Ils subissent la cyclothymie de la relation avec les élèves, des élèves qui répondent ou non, qui sont disposés à apprendre ou pas, et cela pour toutes sortes de raisons. En particulier dans les premiers degrés, la rencontre est un corps à corps avant d'être un face à face bien policé : « *Caca, pipi, poux et vomis, rassure-toi tout est permis. Morve au nez, fais-toi immuniser.* ». Conséquence, le corps (de l')enseignant lui-même est soumis à des privations. « *À la récré, par tous les temps tu souriras. Aux toilettes tu n'iras pas. Pour ton café, tu peux repasser.* » L'intendance peut sembler accessoire, mais elle alimente potentiellement le sentiment d'« *usure dans le métier* » : celui de peu recevoir en ayant beaucoup donné.

Passent encore les difficultés, mais qui est là pour en prendre acte et vous en savoir gré ? Votre sacerdoce est complet dès lors que personne ne le reconnaît. L'enseignant doit apprendre à donner aux autres, sans retour sur investissement. Soyez à l'écoute, mais acceptez qu'autrui soit négligent. Entre collègues y compris, ne comptez pas sur un échange symétrique de dons et de contre-dons. « *Comme Cendrillon tu laveras tous les plats qui ne sont pas à toi.* » Le sale boulot est toujours à faire, chacun s'en plaint, mais pour le déléguer lui-même aux nouveaux. Adresse particulière et ironique au débutant : « *À la loterie tu joueras, lorsque toi, nouveau venu tu arriveras et qu'on t'offrira les meilleurs cas dont personne ne voudra.* »

2. « Savoure... » : des gratifications à rechercher

Le métier a donc un goût amer. Du moins, c'est celui-là qu'on évoque en premier. Mais tout compte fait, il est aussi à savourer. Élèves attachants, gai savoir, jolies leçons, progrès observables, bonheur d'apprendre, coopération sans faille : autant de gratifications à la clef ! Encore faut-il les voir et les apprécier...

On vante la part belle du travail, ses « retours sur investissement ». Les émotions traversent ce métier de l'humain, et elles sont positives bien souvent. La relation avec les élèves apporte fierté, satisfaction, plaisir, « joie de la transmission ». On leur donne beaucoup, mais ils savent nous rendre, y compris à leur insu. Il suffit d'un « grand sourire », d'une « étincelle dans les yeux ». Ainsi s'éprouve « la satisfaction d'avoir aidé », la « richesse relationnelle » d'un travail où rien ne se fait qui n'est pas co-construit, co-élaboré. La rationalité didactique est bien sûr nécessaire, mais elle ne trouve sa vraie valeur que dans « le partage, les échanges, la solidarité ». Tout cela est très sérieux, mais l'humour aide à s'impliquer. De « franches rigolades » sont même à noter.

Les routines et l'ennui ne menacent guère. L'enseignement est un métier de « l'authenticité », où chacun peut donner de lui-même et de sa personne. On y trouve un cocktail d'encouragements : « la liberté », « la spontanéité », « la créativité ». Les tâches sont diverses et variées, les nouveautés et les surprises répétées : « tu auras la chance de voguer de découvertes en découvertes ». À bout de souffle en fin de trimestre, on exploite quand même les vacances pour apprendre : lire, se documenter, tester du matériel ou visiter un musée. Eh oui, n'oublions pas le repos et le temps de respirer : dénigrés du dehors, ils comptent pour se ressourcer et repartir d'attaque pour des milliers d'interactions.

3. « *Chi va piano...* » : des conseils à prendre ou à laisser

L'enthousiasme des débutants est connu. Ils veulent faire vite, beaucoup de choses à la fois, tout ce qu'ils pensent intéressant d'entreprendre, sans (trop) anticiper le trop-plein et le risque d'épuisement. Les anciens assument de jouer les vieux sages en usant de vieux adages. Contrôlez vos ardeurs, car « qui trop embrasse mal étreint ». Tenez le cap, car « celui qui court deux lièvres à la fois n'en prend aucun ». « *Chi va piano va sano !* » Pour durer, un enseignant devrait posséder et cultiver certaines qualités : rester patient, humble, confiant en soi-même, bienveillant pour soi et pour les collègues, tout cela en « gardant sa personnalité », « en savourant ses compétences... et sans déguster ! »

L'expérience enseigne « à s'impliquer et à prendre de la distance avec le métier ». Les novices qui veulent prendre toutes les difficultés (voire tous les malheurs du monde) sur leurs épaules sont guettés par le *burnout*. Ce phénomène a tendance à se répandre. Les décrochages ne touchent pas que les élèves : aussi leurs maîtres surmenés. Pour ne pas s'épuiser, il faut trouver un équilibre entre engagement et protection de soi, investir ses forces à bon escient. « Continue à vivre pour toi et protège-toi de toi-même ! » Lorsqu'on est jeune et énergique, les envies ne manquent pas de changer le monde ou au moins de l'explorer. Pourtant, tout ne se fait pas tout de suite : « Rome ne s'est pas construite en un jour ! » Sachons travailler, mais aussi nous arrêter pour mieux retrouver le travail : « préparer, anticiper, transmettre, créer....et s'arrêter et rentrer à la maison ».

Il faut savoir s'économiser, mais aussi surseoir à l'activisme pour s'employer à penser. C'est évident, mais toujours bon à rappeler : la réflexion aide à faire face aux difficultés, à poser les problèmes, à ne pas s'éternuer à les résoudre en se trompant, ou de mal, ou de médecine. « Médite plutôt que d'exploser ! » « Garde l'engagement pour l'institution et le questionnement de ta pratique ! » « Ajoute de la créativité, puis persévère jusqu'à obtention de la confiance. » Les deux impasses seraient de s'obstiner ou de ne rien essayer. Il faut trouver un équilibre entre « s'accrocher » et « lâcher prise ».

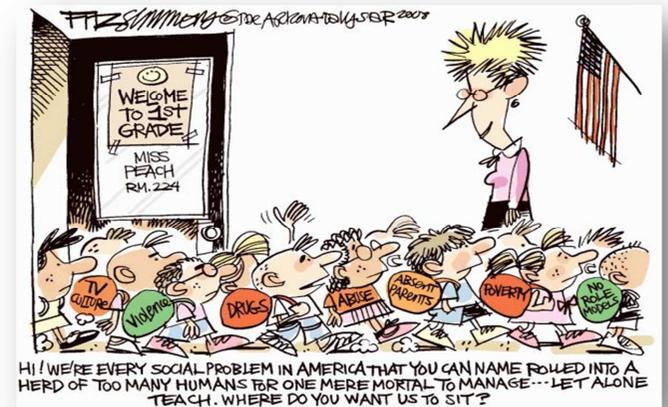
Penser et agir collectivement semblent les seuls vrais pare-feu. « Prends garde à ne pas rester seule face aux difficultés. Demande de l'aide à tes collègues pour planifier ton année, préparer ta réunion de parents, gérer une situation complexe. » Quand la collaboration n'est pas offerte, le mieux est de la provoquer. « N'attends pas la collaboration, mais va la chercher. » Le jeune recevra plein de recommandations, dont il devra faire le meilleur usage, mais en veillant aussi à s'affirmer professionnellement : « Prends garde, tu recevras beaucoup de conseils. À toi de prendre ceux qui te conviennent pour te construire en tant qu'enseignant. » Finalement, le paradis serait les autres, surtout s'ils fournissent des ressources dans lesquelles choisir librement. Dans cette optique, on craint autant le néophyte conformiste que celui qui ne saurait pas se réguler. L'autonomie au travail est peut-être la plus grande des valeurs, en tout cas tant qu'elle permet à chacun de renouveler le métier à sa façon, sans conflits superflus à l'intérieur de la profession.

Institutrice devenue psychologue clinicienne dans des lieux d'écoute et d'accompagnement en France (groupes d'analyse des pratiques dans les écoles et points écoute institutionnels pour les étudiants et pour les professionnels) je peux témoigner ainsi de cette pratique. Mon travail consistait alors à repérer, précisément ce qui fait plaisir ... ou fait souffrir les enseignants dans ce métier, du côté de l'idéal notamment, afin qu'ils puissent comprendre ce qui se joue pour eux et progressivement s'en dégager, si nécessaire. J'ai pu identifier combien « l'excès d'idéal », l'idéalisation, le surinvestissement et l'écart entre l'idéal et le réel pouvaient alors créer de souffrance. Une des caractéristiques du métier d'enseignant au quotidien est l'importance de l'idéal professionnel.

Un écart important existe entre les représentations idéalisées du métier et la réalité. Beaucoup de fausses représentations de la profession, très peu réalistes, sont véhiculées et les difficultés y sont souvent sous-estimées. Ce décalage amène malheureusement de jeunes professionnels à perdre confiance en eux, à culpabiliser, à souffrir. « C'est le plus beau métier du monde »...entendent-ils lorsqu'ils annoncent autour d'eux leur désir d'enseigner. Et tous les jeunes futurs enseignants se prennent à rêver de relations paisibles, harmonieuses, heureuses avec un groupe d'élèves attentifs et intéressés. La réalité est bien autre. Le plus beau métier du monde est devenu aujourd'hui malheureusement un des plus difficiles, un des plus éprouvants, un des plus exposés à la dépression. Les jeunes professeurs souffrent d'une forte idéalisation défensive de l'école, du savoir, d'un « modèle » d'adulte et d'enfant qui fragilise leur narcissisme et les expose fortement au choc de la réalité.

Il existe une véritable idéalisation de l'école, institution sacrée, protectrice, école où ils ont réussi, qui leur a réussi et qu'ils n'ont pas forcément envie de quitter. Le savoir, la transmission, la culture appartiennent également à des domaines très idéalisés. De même sont-ils conduits à idéaliser un modèle d'adulte (le souvenir du bon professeur rencontré durant leur scolarité) qui ne peut que les inferioriser dans leurs débuts, voire les écraser. Il existe aussi une idéalisation de l'enfant et de l'élève idéal, qui leur ressemble, à leur image avec un deuil difficile de l'enfant imaginaire merveilleux ; le risque alors est de rejeter des enfants trop éloignés de ce souvenir, trop différents.

La confrontation avec la réalité, véritable « baptême du feu », conduit souvent à une désidéalisation, qui peut se révéler déstabilisante voire très éprouvante. L'entrée dans le métier génère souvent et « normalement » une angoisse d'imposture. Le face à face avec un groupe dont il faut assumer la responsabilité, vient confronter brutalement aux phénomènes de groupes, à l'enfant en soi, à sa propre histoire... Les motivations inconscientes du métier : idéalisation diverses, identifications à des figures parentales, familiales ou enseignantes ou à l'enfant merveilleux peuvent être sources de souffrance car un important travail de désidéalisation et de deuil est nécessaire alors. Il s'agit pour les jeunes professionnels de comprendre et d'élaborer l'écart (souvent douloureux) entre l'idéal et le réel. Accompagner ces deuils, cette désidéalisation progressive du métier relève des lieux d'écoute et d'analyse mais aussi de la formation.



Lorsque j'étais étudiante en formation, je me souviens de mes formateurs me disant « Ce soir, c'est réunion d'école, tu vas voir c'est loin d'être passionnant ! », je me souviens de quelques plaintes, je me souviens de la surcharge de certains enseignants... Aujourd'hui, passée de l'autre côté, en tant que formatrice de terrain, c'est à mon tour d'être à leur place, de recevoir des étudiants et de redire parfois sans réfléchir ces mêmes choses.

Nous sommes dans l'ère du contrôle, à l'ère du formulaire.... Notre travail d'enseignant doit être justifié au point que l'on nous donne parfois l'impression de nous prendre pour des enfants. Et plus, bien que la rumeur de diminution du trop d'administratif coure, nous avons de plus en plus de formulaires à compléter. Par exemple, pour les heures supplémentaires du soutien lecture. Il s'agit d'un cadeau institutionnel que l'on nous fait, mais que nous payons au prix de nouveaux petits papiers à remplir. Ces formulaires, à défaut de prouver que l'on fait bien notre métier, prouvent au moins que nous savons remplir les bonnes cases. Notre véritable réalité, nous le savons bien, est dans nos classes, avec nos élèves, et ça, les directives ne l'oublient pas non plus. Les discours parfois contradictoires nous poussent au bout de nos propres limites : nous devons amener tous nos élèves à atteindre les objectifs du plan d'études, pour cela, l'institution nous impose ou nous suggère fortement des moyens d'enseignement quelques fois peu adaptés et des effectifs de classe qui ne diminuent pas. Pour les élèves en difficulté, ou les intégrations, eh bien, « faisons preuve d'imagination ! », « soyons créatifs ! », mais n'oublions surtout pas de les évaluer et à la fin de l'année, de mettre la croix au bon endroit pour qu'ils bénéficient des mesures d'accompagnement, et cela toujours « au service de l'élève ».

Les stagiaires qui passent par nos classes et qui travaillent dans ce même décor sont souvent loin de ces préoccupations. Faudrait-il les inquiéter ? Quel genre de formateur pourrions-nous être ? Celui qui montre la réalité crue du terrain, celui qui la nie totalement et ne montre que le côté passionnant d'enseigner ? Et du côté des étudiants, un jour futurs professionnels à nos côtés, que sont-ils vraiment prêts à entendre à ce stade de leur parcours étudiant ? Ils ont déjà tellement d'inquiétudes dans l'attente d'avoir leur propre classe. Peut-être, ne faudrait-il pas qu'ils rentrent dans le métier pour pouvoir finalement s'en préoccuper ? Y a-t-il un bon ordre à suivre pour mieux former nos stagiaires, mes stagiaires à ces enjeux-là ?

Je suis attentive aux dernières études sur le *burnout* des enseignants qui montrent des chiffres critiques et alarmants. Elles me convainquent de ne pas nous taire. Il me semble que nous devons, ne serait-ce qu'à des doses homéopathiques, parler de ces tensions professionnelles à nos futurs collègues et leur dessiner dès maintenant quelques pistes pour se protéger. Expliciter nos pratiques, non seulement pour ce qui nous passionne, l'enseignement, mais aussi pour le côté le plus obscur de notre profession, le plus invisible mais qui fait partie de l'ordinaire du travail. Ce côté qui, loin de notre idéal de départ, est une part intégrante de notre métier : nos relations avec l'équipe, par exemple, ou nos réactions lorsque nous ne sommes pas d'accord avec les décisions de notre direction. Se taire, le dire, comment le dire, qu'est-on prêt à assumer... Nous devons également expliquer à quel moment nous faisons ce travail administratif tant redouté (parfois après les réunions de discussion avec eux, entre 18h et 19h). Il devient urgent de réfléchir, non seulement à nos pratiques d'enseignement, mais aussi à nos moyens de survie dans ce système lourd en directives.

Et éventuellement, avant de conseiller trop vite aux novices de quitter le bateau, leur dire à quel point ils ont de la chance d'avoir choisi ce métier, prenant, passionnant, impossible, mais si gratifiant. Ajouter que même si ce n'est pas tout rose – et ils le sentent bien à l'avance – ils savent où ils mettent les pieds. Ainsi, nos futurs collègues éviteront de tomber dans le panneau quand on leur fera croire qu'ils ne sont pas assez professionnels. Avec un peu de chance, ils sauront trouver des pistes pour se protéger, chercher de l'aide auprès des anciens et peut-être même s'enchanter.

Les chiffres relevés dans *La Traversée* précédente posent un problème et sont alarmants ! On y rapporte jusqu'à 46% (Etats-Unis) de défection des jeunes enseignants qui quittent le métier dans leurs premières années. Ce chiffre laisse songeur lorsque l'on sait les efforts consentis et le nombre d'années d'études engagé...

L'une des hypothèses que je formule est que le durcissement des conditions de travail des enseignants et les injonctions ou autres sollicitations de diverse nature, conduit à une sorte d'aliénation de la pensée individuelle, au profit d'un programme à respecter via les exigences du plan d'études ou des moyens d'enseignement, et à travers une soumission sans condition aux résultats de certaines études comme celle de PISA, face à laquelle nous ne pouvons que nous sentir diminué, en échec ou mauvais. Autant de qualificatifs qui sont à mon sens totalement contre-productifs : que peut-on espérer d'un enseignement que l'on aura à ce point écrasé ? Sans remettre en cause l'importance de ces documents, je questionne néanmoins le rapport contraignant qu'ils entretiennent avec l'enseignement et l'assujettissement qui en résulte.



La recherche a un rôle prépondérant dans la compréhension des phénomènes d'enseignement, mettant en exergue le besoin d'une investigation du travail de l'enseignant par l'enseignant lui-même, qui lui permette de continuer à se former, d'échanger, de se confronter à des nouveautés. Il est en effet nécessaire de prendre de la distance par rapport à la contingence de la classe pour plusieurs raisons, la première étant de pouvoir l'analyser à la lumière de la théorisation de quelques phénomènes d'enseignement. Un arrêt sur image a pour effet de bloquer la course effrénée et astreignante dans laquelle nous mettent les diverses dispositions institutionnelles ; de se trouver face à des surprises ou des désenchantements, mais dans un cadre contrôlé. Le but avoué serait... d'en faire quelque chose, de ces désenchantements !

Du questionnement à partir d'une surprise ou d'une déconvenue, incompréhensibles à première vue, résulte, dans un cadre de recherche, la mise en place de raisonnements dont les inférences logiques comme l'abduction peuvent se révéler très fructueuses. En effet, à partir d'une situation surprenante, l'abduction consiste à faire un pas de côté, à formuler des hypothèses pour inventer du neuf afin d'éclairer une situation (en mathématiques, ce pourrait être l'invention d'une règle et en didactique des mathématiques, la théorisation d'un nouveau phénomène mis à jour).

Un exemple que j'ai évoqué concerne ce que tous les enseignants savent déjà : malgré la meilleure didactification imaginable, certaines situations ne marchent pas, et on assiste à ce que j'ai appelé une mortalité de la tâche : le milieu meurt, la tâche s'épuise et la connaissance n'est pas acquise par tous. Environ 25% des élèves n'ont pas accès à ce que l'enseignant propose et se retrouvent en échec. La question se pose alors de savoir comment et où aller chercher des pistes de réponse à ces résistances, si ce n'est dans une prise de distance neutre que permet la recherche, en évitant les dichotomies juste/faux, trop/pas assez, bien/mal ou encore réussite/échec, pour se situer dans leurs interfaces et en examiner l'inframince, l'imperceptible.

Pour en revenir à l'étude PISA, par exemple, cette dernière révèle une culture du manque, si j'ose dire : on ne pointe que les insuffisances ou les lacunes, de manière froide et désincarnée. Pourtant, la connaissance ne peut être traitée comme un bien de marché ! La connaissance n'est pas une prestation ! L'enseignant ne peut pas perdre autant de temps et d'énergie à courir après ces manques et à culpabiliser face à une sentence aussi accusatrice... Il y a à réfléchir et à prendre du recul pour éviter de tomber dans cette spirale ou ce cercle vicieux.

Je plaide donc, on l'aura perçu, pour une présence de la recherche dans l'enseignement afin de répondre simplement et avec modestie aux questions des enseignants, pour donner la réplique à ce désenchantement. Je l'envisage en tant que redonnant à l'enseignant un espace d'action, d'autonomie et de pensée en dehors des contraintes institutionnelles, pour mieux revenir par la suite dans la contingence, muni d'une certaine liberté d'interprétation des textes scolaires et en ayant gagné en compréhension des phénomènes d'enseignement.

Transmettre notre expérience et nos savoirs ■ Alexandra Yildiz

Le désenchantement que nous pouvons vivre à certains moments au sein de notre profession se situe à plusieurs niveaux et concerne différents acteurs du système (élèves, parents, stagiaires, collègues, supérieurs hiérarchiques, etc.).

En tant que formateurs de terrain, nous nous devons de transmettre nos expériences et nos vécus aux étudiants-stagiaires que nous accueillons. Le formé doit être tenu au courant des tensions et des difficultés différentes liées au contexte global de la profession d'enseignant mais aussi au contexte ciblé, c'est-à-dire à l'environnement de l'école dans laquelle il se trouve à chaque nouveau temps de terrain (niveau culturel et socio-économique de la population par exemple), car cela influence notre identité professionnelle et notre posture. Nous partageons alors en même temps avec l'étudiant les ressources précieuses auxquelles nous faisons appel lorsque nous nous retrouvons face à une situation complexe, grâce à la collaboration, l'échange entre collègues et les formations continues notamment. C'est un équilibre à trouver entre montrer les réussites, les échecs et les moyens que nous mettons en œuvre pour dépasser ces derniers.

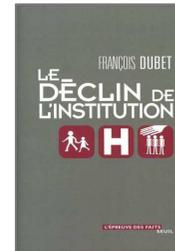
Il s'agit également, à mon avis, de s'adapter au moment de la formation dans lequel se trouve le stagiaire et de lui « dévoiler » pas à pas les paramètres inhérents à notre profession en fonction du stage (les tâches administratives, la construction du métier d'élève, la didactique des disciplines, la collaboration avec les collègues, les entretiens avec les parents, etc.) qui lui permettront à son tour de construire son identité professionnelle. Comment les enseignants font leur travail, quel est leur rapport au travail et comment ils transmettent leur expérience du travail à des étudiants en formation. Au travers des productions des enseignants qui accompagnent cette Traversée – certaines comportant un caractère métaphorique, sarcastique, ironique – nous pouvons catégoriser d'une part les épreuves, les satisfactions, d'autre part des remèdes ou des conseils que les plus anciens donnent aux nouveaux pour durer dans le métier : pour « savourer sans déguster ».



Quelques livres sur le sujet...



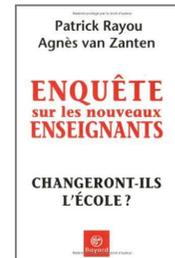
Lantheaume, F. & Héloù, Ch. (2008). *La souffrance des enseignants. Une sociologie pragmatique du travail enseignant*. Paris : PUF.



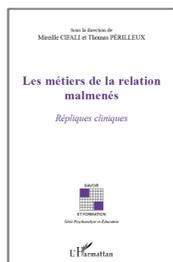
Dubet, F. (2002). *Le déclin de l'institution*. Paris : Seuil.



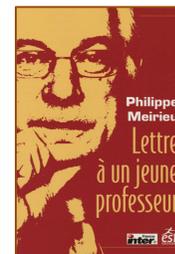
Gavillet-Mentha, F. (2011). *Un métier désenchanté. Parcours d'enseignants secondaires 1970-2010*. Lausanne : Antipodes.



Rayou, P. & van Zanten, A. (2004). *Enquête sur les nouveaux enseignants. Changeront-ils l'école ?* Paris : Bayard.



Cifali, M. & Périlleux, T. (Ed.) (2012). *Les métiers de la relation malmenés. Répliques cliniques*. Paris : L'Harmattan.



Meirieu, Ph. (2005). *Lettre à un jeune professeur*. Paris : ESF.